PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Colette Becker

Les Apprentissages de Zola

Du poète romantique au romancier naturaliste

870
15 39441

LES APPRENTISSAGES DE ZOLA

du poète romantique au romancier naturaliste

1840-1867

124

8°Z
1449

ÉCRIVAINS

COLLECTION DIRIGÉE PAR

BÉATRICE DIDIER

Nc

LES APPRENTISSAGES DE ZOLA

du poète romantique au romancier naturaliste 1840-1867

Colette Becker

Presses Universitaires de France

DL-09 06 1993-17007

Abréviations

OC : Emile Zola, *Œuvres complètes,* Cercle du Livre précieux, 1966-1969, 15 vol. Les citations de textes de Zola renvoient à cette édition.

Corr. : Emile Zola, *Correspondance,* Presses de l'Université de Montréal /CNRS, 8 vol. parus.

CN : Les Cahiers naturalistes.

ISBN 2 13 045055 5

Dépôt légal — 1re édition : 1993, avril

© Presses Universitaires de France, 1993

108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

« On passe une grande partie de sa vie à sarcler ce que l'on a laissé pousser dans son cœur pendant son adolescence. »

Balzac.

De 1858 à 1862, Zola écrit des centaines de vers médiocres, imités de Musset, et des contes de fées. Cinq ans plus tard, il publie *Thérèse Raquin,* et pose les premières pierres d'une vaste construction fondée sur l'observation exacte du monde contemporain et les dernières découvertes en physiologie. C'est ce parcours, cette métamorphose, le mot n'est pas trop fort, que cette étude retrace. Comment le jeune provincial, orphelin, sans fortune ni diplôme, déraciné à Paris à dix-huit ans, en est-il venu à vouloir rivaliser avec Balzac ?

Tout se met en place, tout se joue dans les années de formation, de réflexion, de tâtonnements, en un mot, d'apprentissage. Mais à partir de quels présupposés idéologiques, de quels modèles narratifs, en suivant quelles stratégies, en répondant à quelles nécessités matérielles, intellectuelles et psychologiques, à travers quelles expériences personnelles de tous ordres, marquant de manière indélébile son être et son univers romanesque : événements familiaux, émotions diverses, éducation, lectures, amis, relations, milieu, modèles, « discours du temps » sur lequel l'œuvre s'ancre, conditions de la production littéraire et artistique, rapports de forces, luttes animant l'institution littéraire pour la conquête du pouvoir... ?

Comment couper l'œuvre de ses multiples et complexes

conditions d'émergence, surtout lorsqu'elle se veut regard sur le monde contemporain, qu'elle énonce un projet didactique, qu'elle s'affirme contre les tenants de l'art officiel. C'est précisément ce regard que nous avons tenté de cerner, cette vision des choses qui s'exprime, qui se fait à travers l'écriture, ses choix, ses difficultés, ses roublardises, ses dérobades.

Ce regard voit à travers une série d'écrans, pour reprendre le terme de Zola, qui s'interposent entre le réel et le romanesque, à des niveaux divers. Autant de causes de distorsions, de tiraillements, plus ou moins masqués, qui subvertissent le projet de l'écrivain se cachant sous l'apparente objectivité du reportage et imposant sa vision. Nous avons essayé d'en démasquer un certain nombre en étudiant systématiquement les premières œuvres, premières gammes plus révélatrices, peut-être, que les grands textes de la maturité, parce que moins maîtrisées.

Le plaisir de la lecture n'est-il pas dans ce spectacle d'un homme face aux questions posées par son époque, surtout lorsque de celle-ci, marquée par de profonds bouleversements, est né notre monde à nous, dans sa façon d'y répondre à travers sa création, dans sa manière, aussi, plus généralement, de répondre à l'angoissante question qui hante tout individu : comment, non pas subsister, mais vivre, exister ? N'est-il pas dans les efforts d'un écrivain se rendant peu à peu maître de lui, des choses et des mots, pour échafauder, à l'image de ses modèles, une œuvre qui marquera son temps ?

1840-1861
Premières expériences

Les conflits de l'adolescence

Un drame pèse sur l'enfance d'Emile Zola, la mort de son père. L'image de l'ingénieur, né à Venise le 7 août 1795, lieutenant, docteur en mathématiques, ayant abandonné l'armée et l'Italie soumise à l'Autriche pour tenter la fortune à l'étranger et ouvert en 1833, après de nombreuses aventures, un cabinet à Marseille, tient une place déterminante dans sa vie et son œuvre.

Un père héros et modèle

Farouche partisan du libéralisme économique, préconisant l'association des « capacités » et du capital qui caractérisera la société idéale imaginée par son fils soixante ans plus tard, dans *Travail,* François Zola est le type même de ces ingénieurs civils de la première moitié du XIXe siècle, qui, à la suite de Saint-Simon, croient au progrès par le développement du commerce et de l'industrie, mais se heurtent à l'esprit de routine et au manque de capitaux. Il s'est lancé dans l'aventure des chemins de fer en 1824, comme ingénieur en chef de la première ligne construite en Europe, entre Linz et Budweiss, en Haute-Autriche. Il

a obtenu, le 9 juin 1829, un privilège pour construire et exploiter une ligne entre Linz et Gmunden, et créé le 27 août 1830 la « Société de chemin de fer Zola », vite dissoute, mais la ligne sera construite selon ses tracés par une autre société et terminée le 1er mai 1836. Quelques années plus tard, il se lance dans une vaste entreprise à laquelle il a donné son nom : la construction d'un système de barrage et canal pour alimenter en eau Aix-en-Provence, où il vient s'installer en 1843. Ses relations, ses expériences, ses qualités, ses projets ont vite donné à cet ingénieur brillant une place de premier plan dans la ville, où il mène la vie d'un bourgeois cossu[1].

Le souvenir qu'en garde son fils est si imprécis qu'il est pris au dépourvu lorsque E. Judet l'attaque en pleine affaire Dreyfus. Il est surtout idéalisé, car, avoue-t-il dans l'article qu'il lui consacre, le 28 mai 1898 : « Je n'ai eu, pour le respecter, pour l'aimer, que le culte que lui a gardé ma mère, qui continuait à l'adorer comme un dieu de bonté et de délicatesse. »[2] Il se rappelle encore alors, avec émotion, ses « obsèques grandioses » et la cérémonie au cours de laquelle, quatre mois après, il a été présenté à Thiers, le grand homme d'Aix. On comprend facilement que, exalté par la mère et grandi dans les souvenirs, François Zola soit devenu pour son fils une sorte de héros de roman, d'autant que sa vie, sa personnalité et ses projets, assez exceptionnels, restent, par bien des côtés, inconnus ou mal connus de sa famille.

Héros de roman, il a pu le paraître par une série d'événements que l'écrivain et, après lui, ses biographes mettent en lumière, mais dont les recherches récentes ont prouvé l'inexactitude. Romanesques son mariage

1. C. Becker, « François Zola et son fils », *CN,* n° 44, 1972, p. 136-157 et « Du garni à l'hôtel particulier, quelques aperçus sur la vie et l'œuvre d'Emile Zola à partir des calepins cadastraux », *CN,* n° 43, 1972, p. 1-24.
2. « Mon père », *L'Aurore,* 28 mai 1898, *OC,* XIV, 1005.

d'amour avec une jeune fille de vingt ans, d'origine modeste, ses hautes relations, ou cette tradition familiale qui en fait un carbonaro. Tradition assez vivace pour que son neveu s'en fasse encore l'écho devant un journaliste de *L'Illustrazione italiana* qui la rapporte le 18 novembre 1849, qu'elle soit mentionnée dans un arbre généalogique conservé par la famille et dressé en italien vers 1900, qu'on y trouve une allusion dans *L'Œuvre*. Le père de Sandoz, dont la vie ressemble à celle de François Zola, est « un Espagnol réfugié en France à la suite d'une bagarre politique » (V, 455). La vérité, c'est qu'il a dû être mêlé aux mouvements qui suivirent en Italie et parmi les Italiens de l'Empire autrichien la Révolution française de juillet 1830[1]. Quoi qu'il en soit, Zola garde de lui — et il se plaît à la répandre — l'image d'un libéral, d'un novateur audacieux, d'un héros de l'énergie et du travail, d'un bâtisseur exemplaire, « parlant avec prudence de millions, ignorant le métier de spéculateur »[2]. Dans son bureau est accrochée une vue du barrage construit par son père, peinte à sa demande par Cézanne en 1862. Il lui consacre une de ses premières œuvres, un long dithyrambe de 208 vers, publié par *La Provence* du 17 février 1859.

« *Le Canal Zola* »

Il semble s'inspirer d'un article paru dans ce journal au lendemain de la mort de François Zola : mêmes images, même comparaison avec Moïse. Mais, par la médiation du père, il se place dans la lignée des chantres modernes du progrès scientifique et du progrès humain, les Lamartine, Vigny, Hugo, Du Camp...

1. René Ternois, « Les Zola. Histoire d'une famille vénitienne », *CN*, n° 18, 1961, p. 49-70, p. 58.
2. Lettre à Paul Borde, 25 mars 1867.

Le poème est un hymne laborieux au constructeur de barrage. L'ingénieur est un bienfaiteur qui redonne la vie à la cité endormie, féconde la campagne et fait naître prospérité et bonheur idylliques. L'œuvre glorifie un héros capable de maîtriser la montagne, en un combat épique, par son audace, son énergie et son savoir, de prendre la suite du Créateur et d'accomplir le règne de l'homme sur terre. Il n'est plus seulement, comme Moïse, l'élu de Dieu. Il est lui-même Dieu, nouveau soleil, nouveau principe générateur du monde, nouveau Prométhée. Sa science lui permet de capter l'énergie et de distribuer à l'homme ce que la nature lui refuse.

Des ressemblances étonnantes existent entre le combat difficile mais victorieux que le Père a mené seul contre les éléments, et celui que poursuivent Mathieu, dans *Fécondité,* ou Luc, l'ingénieur-architecte qui, dans *Travail,* bâtit la Crêcherie, cité idéale où l'eau coule de toutes parts, entre aussi la science de l'ingénieur capable de retenir l'eau et celle d'autres ingénieurs comme Hamelin *(L'Argent),* Guillaume *(Paris),* ou Jordan, qui ravit sa force « au soleil créateur » *(Travail).*

François Zola offre à son fils un type d'homme qu'il ne cessera plus d'admirer. Il loue en lui la passion pour son temps, le bouillonnement d'idées grandioses et utiles (c'est un mot qu'il répète), le constructeur, le « poète des affaires »[1], le meneur d'hommes. On songe à Saccard, à Mouret... Le 14 septembre 1868, il exprime au maire et aux membres du conseil municipal d'Aix-en-Provence son désir de voir la ville honorer sa mémoire : « Mon père a lutté seul ; vous récompenserez en lui l'initiative du citoyen qui, sans autre secours que son talent et sa foi, arrive à réaliser une œuvre utile à un pays entier. » Zola aurait pu reprendre ces lignes pour définir son *J'accuse.* L'œuvre qu'il bâtit à son tour, vaste cons-

1. Expression appliquée à Octave Mouret dans *Au Bonheur des dames.*

truction étayée sur la science, en quelque sorte réplique de celle de son père avec laquelle elle rivalise et dont elle reprend et développe certaines idées, exalte le XIXe siècle et son héros, le bâtisseur, son rôle dans le « travail géant » de l'époque, ses luttes et ses triomphes et, à travers lui, François Zola.

Mais si celui-ci a fourni à son fils une image de l'énergie triomphante, il lui a également donné celle de l'échec, de l'effort vaincu qui, dans *Les Rougon-Macquart,* contrebalance celle du dynamisme victorieux : à Mouret s'oppose Saccard, comme dans un autre domaine, Claude à Sandoz. Cette image, peut-être née des expériences malheureuses de la mère, tout du moins amplifiée par elles, est d'autant plus persistante et douloureuse qu'Emile Zola est à son tour, comme son père, et par suite de sa mort, confronté aux réalités et malmené par elles : orphelin à sept ans, il n'a pas eu d'initiateur, de guide. Il a dû se « faire » seul, non sans tâtonnements ni difficultés, non sans échecs.

Cette deuxième image est à l'origine de situations romanesques où l'écrivain laisse percer, sous la fiction, le désarroi. Dans *Les Rougon-Macquart,* il y a peu de pères dignes de ce nom : ou ils meurent jeunes, abandonnant femmes et enfants à leur sort ; ou, s'ils vivent, ils ne s'occupent guère d'eux, par faiblesse, comme Josserand, par égoïsme, comme Chanteau, ou pour toute autre raison. De toute façon, ils accomplissent mal leur devoir de père. Nombreux sont aussi les personnages que leur embarras dans des situations diverses mènent à l'échec : Hélène Mouret et le Dr Deberle, Etienne Lantier et Catherine, par exemple.

Par ailleurs, Zola qui a vécu pendant plus de dix ans dans l'atmosphère des procès que sa mère a menés contre les associés de son mari, voit le dessous des cartes : malversations, combinaisons plus ou moins frauduleuses, luttes de clans, chasse féroce aux bénéfices, collusion de la politique et du monde des affaires. Plus qu'à la mort, il attribue l'échec de son père aux incompréhensions de toutes

sortes, à la toute-puissance des privilèges et du traditionalisme qui bloque la société, ainsi qu'à l'imprévoyance : son père n'avait pas initié son épouse à ses affaires.

Confiance et doute, réussite et échec, foi en l'avenir et poids du passé coexistent dans sa vie et son œuvre, les déchirent et les rythment. Mais il est poussé par une énorme volonté de puissance qui finit par l'emporter, par le désir d'effacer les échecs du père, de faire triompher son œuvre à travers la sienne, de prendre une revanche sur le sort et sur les Aixois qui ont méconnu l'œuvre de François Zola. Il est toujours attentif à son renom dans la ville, réagissant un peu comme Félicité Rougon : « Oui, oui, il faut rester [...]. C'est ici que nous avons souffert, c'est ici que nous devons triompher. Ah ! je les écraserai, toutes ces belles promeneuses du Mail qui toisent dédaigneusement mes robes de laine !... » *(La Fortune des Rougon)*.

François Zola est mort avant d'avoir eu le temps d'assurer définitivement aux siens une existence bourgeoise. Il a contracté de nombreuses dettes pour mettre au point ses projets. Cette situation matérielle précaire, qu'explique la condition de l'ingénieur civil à l'époque, aurait dû être momentanée : il avait obtenu la concession du canal pendant soixante-dix ans et une rente annuelle de 30 ou 45 000 F selon qu'on aurait besoin de 400 ou 600 deniers d'eau. Mais il meurt le 27 mars 1847, les travaux avaient commencé le 4 février. La situation matérielle de la famille se détériore rapidement. Tout reposait sur lui. Il laisse une succession très embrouillée. Mme Zola et son fils doivent quitter la jolie maison de l'impasse Sylvacanne, au loyer désormais trop lourd, pour aller habiter des appartements de plus en plus modestes. Mme Zola accepte difficilement sa nouvelle situation. Elle refuse de travailler comme l'y engage un ami de son mari, A. Labot, et, malgré les conseils, se lance dans des procès onéreux et chimériques. Elle ne peut faire reconnaître les droits qu'elle juge avoir sur la Société du Canal Zola. Elle n'a pour toute ressource, jusqu'au 19 janvier 1852, date

de la mise en faillite de la Société, qu'une pension de 150 F[1]. Elle est rejetée vers son milieu d'origine, « des gens simples et assez désargentés »[2].

Les Aubert

A la mort de leur gendre, les Aubert, qui ont déjà fait de longs séjours chez leur fille, s'installent chez elle. Le grand-père a soixante-quatre ans. Il a été vitrier et par intermittence peintre en bâtiment. Sa femme, Henriette-Louise, a cinquante-deux ans. Fille d'un chaudronnier, elle a été couturière. Elle meurt le 16 novembre 1857 ; lui, en 1861. Emile Zola passe près d'eux les années capitales de l'adolescence et de la formation. Mais il est très difficile, voire impossible, en l'absence de documents, d'apprécier l'influence qu'ils ont eue sur lui. Nous ne possédons qu'un seul portrait d'Henriette Aubert, celui d'Alexis qui, certainement, reprend des souvenirs évoqués par Zola : « Une vraie femme de la Beauce, native d'Auneau, très vive, très gaie, très ronde. Une forte tête, débrouillarde, prête à porter aussi gaillardement la gêne que la vieillesse », qui, « lorsqu'on fut obligé de se passer de domestiques, [...] trima comme quatre, nullement attristée par ce revers de fortune, plutôt rajeunie et ragaillardie »[3]. Son mari semble avoir voulu se remettre à travailler en 1855, à l'âge de soixante-douze ans[4].

Emile Zola a trouvé, dans ses grands-parents mater-

1. Documents inédits. Coll. Fr. Emile-Zola.
2. Guy Robert, *Emile Zola. Principes et caractères généraux de son œuvre,* Belles Lettres, 1952, 208 p. ; p. 6. Voir aussi *La Terre d'Emile Zola. Etude historique et critique,* Belles Lettres, 1952, 492 p. ; p. 7-13.
3. Paul Alexis, *Emile Zola. Notes d'un ami,* Charpentier, 1882, 338 p., p. 15-16. Emile Zola relut et corrigea cet ouvrage.
4. Il sous-loue à Marius Daime le four à pain contigu au moulin à vapeur d'Aix, le 28 novembre 1855.

nels, qu'il a beaucoup aimés, comme en témoignent quelques lettres d'enfance, des gens courageux mais impuissants face au manque d'argent et à la condition précaire de petits artisans retirés.

Ses quatre oncles maternels, dont la vie est loin d'être facile et qu'il lui arrivera d'aider lorsqu'il aura lui-même acquis quelque aisance, lui offrent le même exemple. Il ne semble pas avoir bien connu l'aîné, Jules, qui demeure à Dourdan, pas plus que Louis-Gabriel qui, en 1843, est installé comme cultivateur dans la Meuse et avec lequel sa mère seule paraît avoir maintenu des relations suivies. Par contre, il connaît bien Alfred, employé à la Société du Canal qui, en 1847, habite 5, impasse Sylvacanne, et dont le nom figure sur un état des individus dangereux dressé par les services de la sous-préfecture après le coup d'Etat, suivi toutefois de la mention « sans importance »[1]. Est-ce à lui qu'il songe lorsque, dans *La Tribune* du 29 août 1869, il se « rappelle avec émotion une visite faite », en décembre 1851, « dans la prison d'Aix, à un des bons amis de [son] enfance » ? (XIII, 245). Il y a, dans la famille et autour d'elle, une tradition d'opposition : un des proches, Marius Daime, est lui aussi fiché comme républicain après le coup d'Etat, et Labot se présentera aux élections de 1863 et de 1868 comme libéral. Alfred Aubert part à Marseille en 1853 pour y tenir un commerce de maroquinerie. Son neveu ne le voit plus que rarement. Quant au quatrième oncle, il habite Paris. Zola et sa mère logent chez lui de mars à juillet 1851[2], puis entretiennent des relations étroites avec lui lorsqu'ils s'installent définitivement dans la ville. Adolphe a une fille à la jeunesse turbulente, Anna, née le 28 septembre 1839, que Zola connaît bien : elle sera un des modèles de Nana, la fille de Gervaise. Le dossier préparatoire de *L'Assommoir* contient

1. Roger Ripoll, « La Vie aixoise dans *Les Rougon-Macquart* », *CN*, n° 43, 1972, p. 39-54 ; p. 51.
2. Mme Zola fit plusieurs séjours à Paris pour régler la succession de son mari, avant d'y faire venir les siens.

un autre souvenir familial : « Les types de M. et de R. se cachant pour manger. [...] Me rappeler mon oncle qui mettait une couverture devant la fenêtre pour qu'on ne vît pas la lumière de la rue, les jours de gala. » Il s'agit là de la seule référence précise qu'il fasse, dans son œuvre, à sa famille, et à cet oncle, un temps concierge rue Monsieur-le-Prince, par intermittence peintre en bâtiment et, le plus souvent, sans travail. Expériences et souvenirs personnels nourrissent contes et romans, sans qu'il soit possible, la plupart du temps, de les déceler. Ce sont eux qui donnent leur ton si particulier à certaines œuvres comme *La Fortune des Rougon* ou *L'Assommoir* ou encore *Pot-Bouille.*

Les difficultés rencontrées par les siens ont marqué Zola. Elles ont contribué à le pousser très tôt à s'interroger sur la société. C'est encore à elles qu'il songe dans une interview publiée dans *L'Aurore* du 8 février 1900. On venait de trouver, mort de faim, un vieil ouvrier, Hauregard :

> J'avais dans la famille de ma mère des parents qui étaient ouvriers. Ils arrivaient assez facilement, étant laborieux et sobres, à se procurer un certain bien-être, une petite somme de jouissance. Ils mangeaient de la viande et buvaient du vin. La femme, quand elle sortait, avait une robe assez coquette à se mettre sur le dos. Ils élevaient sans trop de peine trois ou quatre mioches. Bref, ils faisaient figure dans le quartier. Ils parvenaient bien à placer mille, douze cents francs à la Caisse d'Epargne. Mais j'ai toujours vu le moment où cet argent disparaissait. C'était un chômage, une maladie, un désir légitime de luxe. Ils s'achetaient une chambre à coucher. Eh bien ! pour ces ouvriers-là, sobres et laborieux, vient l'époque où, leurs membres usés refusant tout service, ils tombent à la charge de leurs enfants [...] Voilà qui est atroce ! Dans notre organisation sociale, la subsistance des vieux, usés par le travail, n'est pas prévue.

Telle est exactement, dans *L'Assommoir,* l'histoire de Gervaise et de Coupeau, celle du père Bru ou encore, dans *Paris,* celle du vieil ouvrier Laveuve. C'est donc bien à ses expériences de jeunesse qu'il faut rattacher un de ses leitmo-

tive. Elles sous-tendent déjà un court récit publié par *Le Petit Journal* du 26 janvier 1865. Le narrateur, se promenant dans les terrains vagues de Montrouge, voit, attaché sous la pluie, un vieux cheval, symbolique, comme Bataille dans *Germinal,* de la condition ouvrière : usé par le travail, il est promis à l'abattoir puisqu'il ne peut plus servir à rien.

Boursier au collège Bourbon

Zola entre, en 1848, à la pension Notre-Dame, au recrutement modeste. Il s'y lie avec Marius Roux et Philippe Solari[1]. En octobre 1852, il est boursier au collège Bourbon, en classe de septième, d'abord comme pensionnaire. Expérience déterminante. Ses camarades sont, pour beaucoup, plus favorisés que lui. Ils appartiennent à la bourgeoisie aisée. Paul Cézanne, dont le père, qui a réussi à édifier une fortune immense pour l'époque et l'endroit — 1 200 000 F —, a acheté l'unique banque de la ville, Jean-Baptistin Baille, fils d'un aubergiste, Marguery, d'un avoué et avocat près de la cour d'appel, de Julienne, du secrétaire-caissier de la Faculté de Droit, Marquezi et Seymard, de conseillers à la Cour, Aurélien Houchard, d'un négociant en vins.

Zola est confronté à l'inégalité sociale. Blessure profonde qui lui fait écrire à Cézanne, le 13 juin 1860, à l'occasion du mariage d'un camarade, fils de notaire, Henri Escoffier, ces lignes amères :

> Voilà un garçon, me disais-je, dont le sentier aura été bordé de roses sans épines. Jusqu'à vingt-deux ans, il a mené une belle vie de paresse et de plaisir, puis en ce moment, où il lui

1. Le sculpteur Philippe Solari, dont le père était un modeste quincaillier, ne put venir à Paris que parce qu'il avait remporté le prix Granet, d'une valeur de 1 200 F.

faut choisir une carrière, faire un travail quelconque, il rencontre bonnement une dot de cent mille francs qui lui tend les bras. Voilà la carrière, la position trouvée. Je sais que cette fois la rose a une épine. Mais qu'importe ! Combien il en est qui envieraient son sort !

Le collégien est d'autant plus sensible à ces différences que la situation matérielle de sa mère, obligée de déménager cinq fois en dix ans, va en s'aggravant. Les procès qu'elle mène l'endettent un peu plus. La chose la plus émouvante est de voir le fils rembourser, longtemps après, les sommes qu'elle a alors empruntées et que certains débiteurs lui réclameront jusqu'en 1902[1] ! On comprend mieux son attitude à l'égard de l'argent. A Flaubert, il explique : « Vous, vous avez eu une petite fortune qui vous a permis de vous affranchir de beaucoup de choses. Moi, qui ai gagné ma vie absolument avec ma plume, qui ai été obligé de passer par toutes sortes d'écritures honteuses, par le journalisme, j'en ai conservé, comment vous dirai-je cela ? un peu de *banquisme...* »[2]. Jusqu'au succès de *L'Assommoir,* il est tenaillé par le besoin d'argent.

Le jeune garçon se sent d'autant plus déclassé qu'Aix est une ville aristocratique et bourgeoise. François Zola a été célèbre dans la ville, son fils n'est plus qu'un orphelin pauvre. S'il se lie alors au fils du riche banquier Cézanne d'une très vive amitié, c'est malgré celui-ci qui ne voit pas cette entente d'un bon œil. Les deux adolescents sont cependant étroitement unis, probablement pour des raisons psychologiques. M. Cézanne n'est pas admis dans la « société » aixoise. Paul a des rapports très tendus avec lui. Les deux garçons peuvent ainsi se sentir à part, bien que pour des raisons différentes.

1. Lettres inédites, coll. Fr. Emile-Zola ; voir aussi les reçus conservés par J.-Cl. Le Blond-Zola.
2. Rapporté dans le *Journal* des Goncourt, édition R. Ricatte, Fasquelle-Flammarion, t. II, p. 1172, 19 février 1877.

Faut-il croire certains biographes qui font du jeune Zola un souffre-douleur protégé par son condisciple, situation qu'il aurait reprise dans *Madeleine Férat* ? On peut se rappeler, pour imaginer ce qu'a pu être sa condition de boursier, le récit que, dans son roman *Eugénie Lamour. Mémoires d'une femme* (1877), Marius Roux fait des traitements endurés au collège par le fils d'Eugénie, un bâtard nommé Schmit et deux autres boursiers. Même si les frais d'études sont moins élevés dans les collèges que dans les lycées, l'enseignement, par son coût, reste réservé à la classe aisée. Aussi, ressentant cruellement son échec au baccalauréat en 1859, Zola décide-t-il d'interrompre ses études pour travailler et ne plus être à la charge de sa mère.

Une ville-mausolée

> J'ai grandi dans la ville d'Aix, figée dans son arrogance d'ancienne capitale, n'exerçant aucun commerce et à laquelle on a laissé la faculté de droit, afin de la consoler de la perte de sa grandeur politique, rappelle Zola en avril 1878. L'herbe pousse sur les boulevards ; la bourgeoisie vit dans une quiétude inviolable et seul un petit monde d'avocats s'agite, tandis qu'enterrée dans des maisons désertes une aristocratie ancienne poursuit sa fronde »[1].

Ce monde clos de la routine et du conservatisme, il le restitue dans *La Fortune des Rougon* par un symbolisme du mur, de la porte, du judas, de la clé. La ville entière devient couvent ou prison. La répétition de certains mots ou d'un certain type de scènes contribue à recréer l'atmosphère d' « espionnage propre aux petites villes ». Miette et Silvère sont enfermés dans un espace étroit et d'un symbolisme funèbre : s'ils se promènent dans la cam-

1. Lettres de Paris. La Jeunesse française contemporaine, *Le Messager de l'Europe,* avril 1878, XIV, 308.

pagne, c'est toujours la nuit, et cachés dans la grande cape de la jeune fille ; ils préfèrent se réfugier dans l'étroit sentier de l'aire Saint-Mittre ou dans l'abri qu'ils se sont ménagé entre les planches. Ce trou étroit annonce la tombe à laquelle ils sont tous deux promis. Le roman peut être lu comme une longue et unique métaphore du mur. Mur auquel se heurtent les êtres sur le plan social, intellectuel, affectif, qui les emprisonne dans leur solitude ou dans leur folie, qui rend vains tout effort généreux, tout désir de changement, d'épanouissement, tout besoin même de vie, qui sépare et enferme aussi irrémédiablement que le ferait un couvent ou un tombeau.

L'œuvre, écrite en 1869, renvoie, à travers l'univers psycho-affectif des personnages et les événements racontés, à la perception que Zola a du Second Empire : une société bouchée et menaçante qui ne peut conduire qu'à la débâcle et à la mort. Elle est, aussi, autobiographique, et renvoie tout autant aux années passées à Aix, qui correspondent précisément à la chronologie de l'intrigue : si l'action principale retrace les réactions au coup d'Etat, de longs retours en arrière racontent la vie des protagonistes, et, plus généralement, celle de la ville. Les personnages principaux sont deux adolescents en marge de la société de Plassans : Silvère, orphelin pauvre élevé par une grand-mère fort mal considérée, et Miette, « la Chantegreil ». Ils ressentent douloureusement cette mise à l'écart, comme le jeune Zola a pu ressentir sa condition d'orphelin pauvre dans cette petite ville routinière et conservatrice. Il a subi, lui aussi, des quolibets humiliants rappelant l'origine italienne de son père, des jeux de mots sur son nom : Gorgonzola...[1].

1. Plusieurs lettres de 1860 font allusion à des événements ou à des réflexions pénibles qui demeurent obscurs. Voir, en particulier, *Corr.*, t. I, p. 192. Sur la vie à Aix-en-Provence, et les témoignages rapportés par F. Mistral, Prévost-Paradol ou J. J. Weiss, voir C. Becker, « Quelques documents sur la jeunesse de Zola à Aix-en-Provence », *CN*, n° 55, 1981, p. 169-175.

Dans cette ville repliée sur elle-même[1] où vivotent quelques commerces et de petites industries, rares sont les événements qui apportent un semblant de vie. Les étudiants ne réussissent pas — ou ne cherchent même pas — à secouer cette léthargie que Zola et ses amis dénoncent dans leurs lettres. Il faut, bien sûr, faire la part de la fierté de celui qui est « monté » dans la capitale... Mais tous ses camarades voudront eux aussi venir dans la seule ville où l'on vive ! A Aix, sans argent, sans distractions autres que le café, le jeu et de médiocres représentations théâtrales, les jeunes gens passent leur temps dans l'apathie, l'ennui et l'immobilisme, songeant surtout à hériter de leurs pères.

Dans ce monde étouffant, « le contrecoup des événements politiques [est] très sourd »[2]. Jusqu'en 1858, Zola ne s'y est pas intéressé. L'aurait-il pu, d'ailleurs, en ce temps où la vie politique connaît « une période d'atonie presque totale »[3] ? Les électeurs vont bien voter deux fois, en 1852 et en 1857, pour élire des députés, mais « la multiplicité des circonscriptions électorales » que l'administration modifie sans scrupules pour obtenir des résultats favorables, « l'exiguïté de chacune d'entre elles », font que la compétition se livre entre des individualités, ce qui entrave « la naissance de grands courants politiques » et décourage les mouvements d'opinion. A quoi il faut ajouter l'instauration de la candidature officielle qui transforme toute élection en plébiscite. Aix, qui s'est très vite ralliée au régime et qui a élu, pendant tout le Second Empire, le candidat officiel, semble, comme la plus grande partie du pays, satisfaite.

Ces conditions, l'atmosphère de la ville, et peut-être les

1. La question d'une ligne directe reliant Aix à Marseille fut discutée pendant tout le Second Empire. Voir les souvenirs de Zola : *Nouveaux Contes à Ninon* (« Souvenirs II, XII »), Discours à la fête des Félibres à Sceaux, 20 juin 1892 et *La Fortune des Rougon.*
2. *La Fortune des Rougon,* II, 78.
3. René Rémond, *La Vie politique en France, 1848-1879,* t. 2, Colin, « coll. U », 1969, 379 p. ; p. 145 et s.

réflexions faites autour de lui par son oncle ou par le père de Cézanne, « goguenard, républicain, bourgeois, froid, méticuleux, avare »[1], ne peuvent attirer vers la vie politique ou ce qu'il en reste, un jeune homme épris d'idéalisme et désireux d'action. Les impressions qu'il ressent devant les « traîtrises, égorgillements sournois, défaites et victoires cachées », les intrigues qui dévorent « les salons de la ville neuve et du quartier Saint-Marc »[2], les luttes sourdes entre bonapartistes et opposants légitimistes ou orléanistes pour la conquête d'Aix resteront vivaces en lui. Zola verra toujours dans la politique, à droite comme à gauche, une question de « boutiques », une « sale cuisine » de médiocrités, des questions d'intérêts, de clans. Vision méprisante que contribue à renforcer le souvenir des difficultés affrontées par son père, puis par sa mère. C'est un véritable cri de joie qu'il pousse, dans une lettre à son oncle, juste après la décision d'exclusion du corps législatif prise contre Migeon, le principal actionnaire de la Société du Canal, le 28 février 1859, pour port illégal de décoration.

Dans les nombreuses lettres qu'il écrit entre 1858 et 1862 à ses amis restés à Aix, ou dans leurs réponses, il n'y a aucune allusion à des questions politiques ou sociales. Cézanne parle de chasse, de pêche, de baignades, d'amourettes, de projets d'excursion ; il recopie vers latins ou chansons paillardes qu'il compose, donne des nouvelles de connaissances[3]. Zola fait bien une mention au *Siècle* et à la question italienne le 30 décembre 1859, il s'insurge contre « les gens comme il faut », mais il discute essentiellement de littérature, de ses lectures, de ses projets. S'il lit *Le Siècle,* c'est une initiative récente, dont il est fier. A Aix, les soucis des trois jeunes gens sont autres, et cer-

1. Ebauche de *La Conquête de Plassans,* BN, Ms, NAF 10280, f° 19.
2. *La Fortune des Rougon,* II, 78, et *La Conquête de Plassans.*
3. *Correspondance,* recueillie, annotée et préfacée par John Rewald, Grasset, 1978, 346 p.

taines des réflexions qu'il fait à Baille, le 10 août 1860, révèlent leur état d'esprit :

> L'artiste doit planer sur les misérables considérations d'un jour ; il ne doit pas plus se faire chantre du vice que le héraut politique d'une époque. [...] Tel doit être le livre du poète : vrai pour tous, consolant et améliorant chacun ; non par l'image de telle ou telle société, mais par celle du genre humain, [...] non par la peinture de tel siècle corrompu, mais par celle de la splendeur éternelle des cieux. »

Il ne voit, dans les deux auteurs qu'il admire alors, Hugo et Musset, que les iconoclastes du classicisme et des poètes de l'amour. Il ne mentionne ni *Châtiments* ni *Lorenzaccio.*

Un enseignement étouffant

De ses études au collège Bourbon comme des quelques mois passés plus tard au lycée Saint-Louis, Zola ne retient que le souvenir d'un enseignement coupé de la vie, fondé essentiellement sur l'apprentissage du latin et du grec, ignorant ou presque de l'histoire, de la géographie et des langues vivantes (ayant appris l'italien au collège d'Aix et obtenu le premier prix en troisième, il sera incapable de pratiquer la langue de son père). L'étude du français consiste principalement dans l'apprentissage de la rhétorique. Il s'agit de « façonner le style et le jugement des jeunes gens sur le modèle des génies les plus purs de l'Antiquité et du Grand Siècle »[1].

Ces tendances sont aggravées par l'importance prise par les diplômes, en particulier par le baccalauréat, mis en

1. Palmarès du lycée impérial Saint-Louis, Paris, 1856. A titre d'exemple, le programme du baccalauréat en 1857-1858 comportait : Bossuet, Fénelon, Massillon, Montesquieu, Voltaire *(Vie de Charles XII),* Corneille *(Polyeucte),* Racine *(Athalie),* Boileau, La Fontaine.

place par le plan d'études de Fortoul, qui oblige, dès la fin de la quatrième, au choix entre sciences et lettres, réduit l'enseignement de l'histoire et de la géographie, d'où un bachotage intensif. « Sans diplôme, point de salut, constate Zola dans une lettre à Baille du 23 janvier 1859 ; [...] Si vous êtes un sot portant cet engin formidable, vous avez de l'esprit ; si vous êtes un homme de talent et que la Faculté ne vous ait pas donné un certificat de votre intelligence, vous êtes un sot. »

Toute initiative est refusée aux enseigants auxquels on impose les matières les plus diverses sans tenir compte de leurs préférences ou de leurs aptitudes[1]. Zola revoit en ses professeurs du collège Bourbon — il est moins sévère pour ses maîtres parisiens — des êtres médiocres et bornés, transformés par l'habitude et la peur d'une révocation en petits employés de l'enseignement : « Eux, lisaient les journaux, connaissaient les nouvelles ; mais jamais ils n'ouvraient la bouche de ces choses, et si nous les avions interrogés, ils nous auraient renvoyés rudement à nos thèmes et à nos versions. »[2]

Son abandon du grec au profit des sciences confirme son refus de cet enseignement classique sclérosé. Le souvenir du père entre dans cette décision. Mais, renoncer au grec, en 1857, à Aix-en-Provence, dont l'Ecole de droit attire la plupart des bacheliers, est faire preuve d'indépendance, d'autant que si Baille, futur polytechnicien, opte pour la même section, Cézanne, lui, reste dans celle des lettres.

Les réflexions contenues dans ses lettres de jeunesse, comme les souvenirs qu'il confie en mars 1877 au *Messager de l'Europe,* montrent le retentissement de ses expériences de collégien. Condamnant sans appel le système en place, il rallie le camp de ceux qui, depuis 1848, mettent

1. M.-P. Bourgain, *Gréard, un moraliste éducateur,* Hachette, 1907, 386 p. ; p. 31.
2. « Les Trois guerres », *Le Messager de l'Europe,* juin 1877, IX, 1015.

leurs espoirs dans un renouvellement et une libéralisation de l'enseignement, élément déterminant d'une transformation sociale. Mais cette condamnation tardive tient, en grande partie, à l'amertume de son échec au baccalauréat. En fait, il a été marqué par l'enseignement classique. Au collège Bourbon, c'est un très bon élève, sérieux et travailleur[1]. Tout l'y pousse : la mort de son père, les difficultés de sa famille. Il remporte de nombreux prix et accessits[2].

Ses lettres contiennent peu de références aux auteurs anciens ou classiques. Elles ne témoignent ni d'un savoir ni d'un goût affirmés de ces littératures[3]. Ayant échoué au baccalauréat, il se donne une culture autre que celle dispensée dans les lycées et se plaît à citer les auteurs qu'il découvre par lui-même. Les longues analyses littéraires qu'il adresse alors à Baille et à Cézanne, comme ses souvenirs, révèlent souvent cette volonté de compensation. Il atténuera en mars 1880 le jugement brutal porté sur Boileau, symbole de l'enseignement classique, dans une lettre à Cézanne du 16 janvier 1860 : « Boileau ! Un eunuque ! un poète qui ne voit dans un vers qu'une césure et qu'une rime. » Il conseillera, le 18 août 1890, à Louis de Robert, alors âgé de dix-neuf ans : « Apprenez le grec, apprenez le latin, étudiez n'importe quoi, mais étudiez. Vous avez cinq ou six ans devant vous à vous faire des idées et un style. Je ne suis pas du tout opposé à l'étude classique, je la crois nécessaire à un écrivain, de nos jours. »

1. Voir Marius Topin, *Romanciers contemporains,* 2e éd., Didier, 1881, 419 p. ; p. 244-245.
2. La liste complète en est donnée par Maurice Le Blond, Emile Zola, *Œuvres complètes,* Bernouard, 1927, t. 49 *bis,* p. 634-635.
3. Elles sont plus nombreuses dans les études critiques qu'il réunit en volumes en 1880-1881 : *Le Roman expérimental, Les Romanciers naturalistes, Le Naturalisme au théâtre, Documents littéraires, Nos Auteurs dramatiques.* Mais on ne peut savoir ce qui tient à des souvenirs de lycée ou à des acquisitions ultérieures. Voir Guy Robert, « Zola et le classicisme », *Revue des Sciences humaines,* janvier 1948, p. 1-24 ; juin 1948, p. 126-153.

Les vingt-cinq devoirs ou brouillons de devoirs qu'on possède, montrent qu'il a bien assimilé les leçons de ses maîtres. Il sait composer une narration, maintenir l'intérêt, voire un certain suspense, s'adapter au genre et au sujet, en un mot, utiliser les grandes règles de la rhétorique, un certain nombre de recettes descriptives et narratives. « Son éducation classique constitue la première, la plus profonde couche, sur laquelle viennent se superposer d'autres influences qui, plus facilement discernables, n'arriveront jamais à la détruire. »[1]

Ses lettres à Baille et à Cézanne, plus révélatrices de cette imprégnation que les devoirs où l'élève doit appliquer l'enseignement de ses professeurs, montrent à quel point cet apprentissage devient un automatisme. Il y multiplie les ornements rhétoriques : rappels mythologiques, clichés poétiques ou syntaxiques, accumulation d'expressions toutes faites. Il utilise les recettes apprises à l'école : style déclamatoire, mise en scène du Moi dialoguant avec lui-même, prosopopée, burlesque, ton volontiers sentencieux voire moralisateur... Il s'efforcera de se débarrasser de ces automatismes du « bien écrire », qu'ici et là, l'émotion, le sentiment de l'injustice, la conviction font craquer, libérant déjà un réel tempérament de polémiste.

Besoins d'évasion

Zola, Cézanne et Baille cherchent à s'évader de ce monde doublement étouffant et médiocre que sont pour eux le collège Bourbon et la petite ville engourdie dans ses remparts

1. Halina Suwala, *Naissance d'une doctrine. Formation des idées littéraires et esthétiques de Zola,* p. 22. Sur l'influence exercée par la Grèce sur la littérature française, voir *The Persistent Voice : Hellenism in French Literature since Eighteenth Century,* Festschrift in honor of Henri Peyre, Walter Langlois editor, New York University Press, 1971, en particulier, Philip Walker, « Zola's Hellenism », p. 61-77.

et ses traditions, les deux premiers surtout. N'y a-t-il pas, aussi, chez le jeune Zola, le désir d'échapper à l'emprise de sa mère, décelable dans tel jugement agacé qu'il porte sur elle ou dans la récurrence, sous sa plume, d'un personnage de mère-mante religieuse ? Formant un « trio d'inséparables », sorte de petite société idéale, ils trouvent refuge dans l'amitié, la nature, les rêves de gloire poétique, vivant « isolés, enthousiastes, ravagés d'une fièvre de littérature et d'art » (*L'Œuvre,* V, 460).

Le refuge dans la lecture

Que lisent-ils ? Il n'y a, dans l'inventaire dressé après le décès de François Zola, aucune mention de bibliothèque. Son fils puise dans un de ces cabinets de lecture où, pour une somme modique, on pouvait lire sur place ou emprunter les romans-feuilletons ou les aventures de cape et d'épée qui ont séduit, jusqu'à les façonner, des générations.

> J'avais quatorze ans, raconte-t-il des années plus tard, et c'était pendant le choléra de 1854, au fond d'un bastidon perdu de la Provence, où ma famille s'était réfugiée. Là, pendant les trois mois de ces vacances forcées, j'ai dévoré tout un cabinet de lecture, que ma grand'mère, femme courageuse, allait me chercher à la ville, par paquets de quinze et vingt volumes. Tous les grands conteurs, les Dumas, les Eugène Sue, les Féval, les Elie Berthet y passèrent. Eh bien ! [...] de tant d'œuvres englouties goulûment, une surnage encore dans ma mémoire en traits ineffaçables : *Les Frères de la côte* d'Emmanuel Gonzalès. [...] Ils m'ont accompagné dans la vie, aussi vivants en moi que *Le Petit Poucet* et que *Le Robinson suisse*[1].

1. Discours prononcé à l'inauguration du buste d'Emmanuel Gonzalès le 25 octobre 1891 (XII, 656). Sur Paul Féval, « un des vieux amis de (sa) jeunesse », voir *L'Evénement,* 1er février 1866, (X, 348). Quant à Elie Berthet, il en a mangé « la pâte ferme [...] avec délices et reconnaissance » (*Salut public*, 19 avril 1866, X, 447).

Ces œuvres satisfont, en l'entraînant dans de lointains voyages dans l'espace et le temps, les besoins d'aventures et d'évasion du jeune Zola, « à cet âge où, comme il le rappelle lui-même, il faut aux jeunes cœurs des horizons étranges et des drames bizarres et terribles »[1]. Elles ont sur le futur écrivain une influence profonde et durable, déjà visible dans certains de ses devoirs[2], par la façon dont elles nourrissent son imagination et sa sensibilité, lui fournissant certains types de scènes, de personnages, de rapports humains, une vision du monde manichéenne, héroïque et aventureuse. Il a eu, comme Rousseau, conscience de la façon dont certaines impressions d'enfance peuvent irrémédiablement former la sensibilité et l'imagination d'un homme. Se rappelant les soirées passées, avec passion, au théâtre d'Aix, il commente :

> C'est là, dans cette salle étroite, que pendant cinq ou six ans j'ai vu défiler tout le répertoire du Gymnase et de la Porte-Saint-Martin. Education déplorable et dont je sens toujours en moi l'empreinte ineffaçable. Maudite petite salle ! J'y ai appris comment un personnage doit entrer et sortir ; j'y ai appris la symétrie des coups de scène, la nécessité des rôles sympathiques et moraux, tous les escamotages de la vérité, grâce à un geste ou à une tirade ; j'y ai appris ce code compliqué de la convention, cet arsenal des ficelles qui a fini par constituer chez nous ce que la critique appelle de ce mot absolu « le théâtre ». J'étais sans défense alors, et j'emmagasinais vraiment de jolies choses dans ma cervelle. [...] Pour se dégager de cette éducation abominable, il [...] faut de longs efforts[3].

1. *L'Evénement,* 5 mai 1866, X, 470.
2. Dans celui intitulé « Retour dans la patrie », un père tue son fils qu'il n'a pas reconnu, puis tombe foudroyé sur le cadavre qu'il a déterré, la nuit, à la lueur des torches, lorsqu'il se rend compte de sa méprise. Il existe une similitude étonnante entre la nouvelle « Pour une nuit d'amour », écrite en septembre 1876, et *Les Frères de la côte* : dans ce roman de Gonzalès, la riche Doña Carmen demande au pauvre pêcheur qui l'adore, Joachim, d'emporter le cadavre de son cousin, l'odieux Don Ramon, qu'elle vient de tuer parce qu'il était trop pressant.
3. *Le Naturalisme au théâtre,* « Les Jeunes », XI, 300-301.

Les romans-feuilletons ont exercé sur lui la même influence. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire certains de ses dossiers préparatoires où il cède à sa « fantaisie » qu'il lui faut refouler, canaliser, mais dont il reste pourtant des traces dans les œuvres : ainsi, dans *L'Assommoir,* l'opposition du bon et du méchant, du blond et vertueux Goujet au brun et machiavélique Lantier, plusieurs scènes inspirées de situations du mélodrame ou de stéréotypes de la violence ouvrière. Et pourtant, il prétend faire la peinture exacte d'un milieu qu'il connaît bien pour y avoir vécu plusieurs années ! Mais, selon ses mots, il a « dans le sang la tradition », une tradition qui pèse souvent sur son regard et sa plume, s'interposant entre le réel et lui comme un écran, pour reprendre le terme qu'il utilise dans sa lettre à Valabrègue du 18 août 1864[1].

En 1857, une découverte, parée des couleurs de la modernité, bouleverse les trois amis impatients de la vie qu'ils mènent et nourrit leurs rêves de liberté et d'héroïsme. Un jeune professeur venu de Paris leur explique Hugo, Musset, Lamartine. « S'il nous avait parlé des poètes de la lune, il ne nous aurait pas ébahis davantage. »[2] Ils lisent avec enthousiasme les *Orientales,* les *Feuilles d'automne, Hernani,* les *Contes d'Espagne et d'Italie, Rolla,* les *Nuits,* qu'ils essaient bientôt d'imiter.

Les œuvres que Zola compose alors, aujourd'hui perdues, suivent ces découvertes : « Un épisode des Croisades, cinq cahiers », le « grand roman historique Moyen Age » dont Alexis a vu le manuscrit, « écrit d'une écriture courante, sans une rature », mais dont il n'a pu déchiffrer

1. Voir, à propos du dossier de *Germinal,* C. Becker, « Du meurtrier par hérédité au héros révolutionnaire. Etienne Lantier dans le dossier préparatoire de *Germinal* », *Cahiers de l'UER Froissart,* Valenciennes, n° 5, automne 1980, p. 99-111 et « Zola et le mélodrame », *Zola and the Craft of the Fiction,* Leicester University Press, 1990, p. 53-66.
2. « L'Ecole et la vie scolaire en France », *Le Messager de l'Europe,* mars 1877, XVI, 245.

un seul mot et qu'il date de la huitième, un « Cahier de poésies et écrits de jeunesse, 65 feuillets simples ou doubles », qui, toujours selon Alexis, daterait de la troisième ou la seconde, des pièces de théâtre, dont une comédie, terminée en juin 1858 à Paris, *Enfoncé le pion,* et inspirée par les farces des potaches que Claude et Sandoz évoquent avec joie dans *L'Œuvre.* Parlant, dans *Les Mots,* de la « névrose » qui lui a fait, dès ses premières années, « envisager tranquillement qu'il était fait pour écrire », Sartre affirme : « Cette aspiration est tout de même assez étrange et ne va pas sans une fêlure. Le gosse qui rêve d'être champion de boxe, ou amiral, ou astronaute, choisit le réel. Si l'écrivain choisit l'imaginaire, c'est qu'il confond les deux domaines. »[1]. Rêver de gloire littéraire, alors que sa famille affronte de graves difficultés matérielles, n'est-ce pas sa façon de répondre à la trop lourde mission dont il se sent investi : faire reconnaître la valeur de son père et surtout le remplacer, en redonnant à sa mère l'aisance matérielle perdue ? « Si l'avenir est large pour moi, annonce-t-il le 12 août 1868 aux Aixois, si ma voix devient retentissante, le premier cri que je jetterai sera un cri d'indignation contre vous. Et mon père aura alors, dans mon œuvre, la mémoire éclatante de son nom ! » Il se voue ainsi, dès sa jeunesse, à l'Art, et, vivant en marge d'une société qu'il supporte mal, à la forme la plus éloignée du quotidien et des problèmes sociaux et politiques, à la poésie du rêve et de l'Eternel humain. Le goût de l'utopie, normal chez tout adolescent, prend chez lui une force exceptionnelle. Lorsqu'il abandonnera la poésie pour la prose, « le rude outil de la prose », qu'il associe, de façon significative, au réel, « à la rude besogne du siècle »[2], il s'agira véritablement d'une conversion.

1. Interview, *Le Nouvel Observateur,* 26 janvier 1970 (*Les Critiques de notre temps et Sartre,* Garnier, 1973, p. 25).
2. Emile Zola, Lettre-préface (1er décembre 1881) à l'édition de ses poèmes de jeunesse par Alexis, XV, 855.

Les trois adolescents trouvent un autre refuge : la campagne aixoise. « C'était des fuites loin du monde, une absorption instinctive au sein de la bonne nature, une adoration irraisonnée de gamins pour les arbres, les eaux, les monts, pour cette joie sans limite d'être seuls et d'être libres » (*L'Œuvre,* V, 458). Zola en retire des souvenirs vivaces : « J'ai été élevé sur ces rocs nus et dans ces landes pelées, écrit-il de L'Estaque à Hennique, le 29 juin 1877, ce qui fait que je suis touché aux larmes lorsque je les revois. L'odeur seule des pins évoque toute ma jeunesse. » Sa personnalité, puis son univers romanesque ont été affectés d'une manière fondamentale par ces « sensations indélébiles ». L'eau, comme l'analyse M. Girard, associée aux premiers émois amoureux, à l'image du père, constructeur de barrage, ou à la mort (« chaque année [les trous] dévoraient deux ou trois enfants »[1]) tient « une place remarquable dans sa machinerie romanesque »[2]. Tout aussi importantes celle du soleil, ce « grand soleil de Provence », source de toute énergie et de toute vie, auquel Jordan, dans *Travail,* voue un véritable culte (VIII, 945), ou la capacité de cette terre, périodiquement ravagée par des catastrophes naturelles (mistral éteignant le soleil et ruinant en un jour, de son « haleine mugissante »[3] la campagne, inondations brutales, orages violents) à renaître, vivace, après chaque tempête, comme la Bourse, après « l'épidémie fatale, périodique, dont les ravages balayaient le marché tous les dix à quinze ans, [...] semant le sol de décombres » (*L'Argent,* VI, 628).

La nature est ainsi à l'origine d'une mythologie person-

1. *Nouveaux Contes à Ninon,* « Souvenirs III », IX, 415-416.
2. Marcel Girard, « Les "Baignades" d'Emile Zola », *Cahiers de l'Association internationale des Etudes françaises,* n° 24, mai 1972, p. 95-111. Cézanne consacra à ce thème près de 120 toiles, dessins et aquarelles sur les 1 800 recensés par Venturi.
3. « Alphonse Daudet », *Une campagne,* XIV, 660.

nelle qu'aideront à naître ses lectures — celle de Michelet en particulier — et ses expériences personnelles. Très tôt, il perçoit son époque comme une période de fermentation, un formidable enfantement plein de promesses. Mais il doit venir à Paris, connaître la vie des grandes maisons ouvrières, travailler quatre ans à la librairie Hachette pour que se cristallisent ces aspirations vagues, ces désirs d'évasion, une sensibilité généreuse, un besoin d'action propres à tout adolescent, et qu'ils se transforment en une vision du monde originale.

En février 1858, lorsqu'il quitte Aix-en-Provence, Zola est un adolescent heureux. La mort de son père a bouleversé le statut social de sa famille, mais il reçoit l'éducation d'un jeune bourgeois. Il ne la conteste pas, même s'il est attiré par des auteurs contemporains. Un de ses tout premiers « essais littéraires », un devoir peut-être, datant de ces années, un dialogue entre un préfet et un colonel assistant à la distribution des prix du collège dont ils sont d'anciens élèves et qui se retrouvent après quinze ans de séparation, en témoigne. Aucune acrimonie dans les souvenirs qu'échangent les deux condisciples, mais l'évocation heureuse des heures de retenue et surtout des prix remportés ![1] Zola est doublement protégé des difficultés : par sa mère et ses grands-parents, par l'amitié qui le lie à ses amis, et lui procure l'évasion nécessaire du cocon tissé par les siens, et par certains côtés étouffant.

S'il était resté dans ce milieu clos et amical l'excellent élève qu'il était aurait certainement été reçu au baccalauréat. Peut-être aurait-il assouvi ses besoins de justice et d'amour en embrassant la profession d'avocat qui l'attirait, et qu'il pratiquera par le biais de ses romans ou de ses « campagnes » dans les journaux. Il aurait, de toute façon, vécu tout autrement les conflits auxquels il a été confronté.

1. C. Becker, « Deux œuvres de jeunesse de Zola », *CN*, n° 63, 1989, p. 189-192.

1858-1860
L'arrivée à Paris
Une difficile adaptation

> Je relis quelquefois tes anciennes lettres. Hélas ! que nous sommes loin de ce temps où j'écrivais *Ce que deviennent les pions,* où tu raillais dans *Les Chandelles autrichiennes.* Une année seulement s'est écoulée, et pourtant que de changements dans nos caractères, dans nos pensées ! Nos esprits sont peut-être plus élevés, nos horizons plus larges, mais nous avons perdu notre joyeuse insouciance ; nous désirons résoudre les problèmes de la vie, et avec ces recherches commencent nos doutes et nos pleurs.

Ces lignes, adressées à Baille le 4 juillet 1860, soulignent avec lucidité l'importance capitale des quatre premières années que Zola passe à Paris, où il arrive en février 1858. Il n'entre comme commis à la librairie Hachette, son premier emploi stable, que le 1er mars 1862. Ce sont quatre années de recherches, d'hésitations, d'expériences multiples et contradictoires, de renoncements et d'orientations nouvelles. Le 17 mars 1861, faisant part à Baille de ses doutes et de sa difficulté à écrire, il parle d' « époque de transition », affirmant aussitôt sa confiance en l'avenir. Sorti du milieu clos et protecteur formé à Aix par sa famille, ses amis et le collège, plongé à Paris dans la vie réelle à laquelle il est durement confronté, il se dégage, peu à peu, et non sans difficultés, du monde idéal qu'il s'est forgé et des rêves qu'il poursuit.

Deux grandes étapes ponctuent cette mutation. La première, marquée par l'échec au baccalauréat aux deux sessions de juillet et octobre 1859 et par ses conséquences, s'achève à l'automne de 1860. La seconde, très difficile sur tous les plans et décisive, se termine avec l'entrée comme commis à la librairie Hachette le 1er mars 1862.

1858-1859 : L'élève du lycée Saint-Louis

A la fin de 1857, Mme Zola monte à Paris où va être jugé le procès qu'elle a intenté, malgré les mises en garde de ses amis[1], à Jules Migeon : il a racheté la Société du Canal Zola le 10 septembre 1856 après l'avoir fait mettre en faillite le 19 mars 1852. Deux jugements sont prononcés contre elle les 22 décembre 1857 et 12 janvier 1858. Elle décide de faire appel et fait venir son père et son fils. Ce séjour, pensent-ils, sera bref : ils ont gardé leur logement à Aix. Pour le jeune homme, c'est un véritable déracinement auquel s'ajoute le choc avec un réel brutal.

Les Zola se heurtent à des difficultés matérielles qui s'aggravent au fil des mois. De 1858 à 1867, ils changent treize fois de domicile, au Quartier latin ou dans sa proximité immédiate, dont sept entre 1858 et 1862[2]. La prolétarisation de la famille est beaucoup plus sensible dans les grandes maisons ouvrières de Paris, à la population flottante et besogneuse d'employés, d'artisans ou d'ouvriers à domicile, que dans la petite ville provençale. « Etre pauvre à Paris, c'est être pauvre deux fois », lit-on dans *La Curée* (II, 351). Leur amertume est d'autant plus vive

1. Voir les nombreuses lettres de Marius Daime, gérant de la Société jusqu'à sa mise en faillite et d'A. Labot (Coll. Fr. Emile-Zola et Archives municipales d'Aix-en-Provence).
2. C. Becker, « Du garni à l'hôtel particulier... », *art. cité.*

que le canal a été achevé par J. Migeon, inauguré le 16 décembre 1856, et que c'est une excellente opération.

A ces blessures s'ajoutent celles, plus cruelles, de l'amour-propre d'un jeune provincial pauvre, arrivant en pleine année scolaire dans un grand lycée parisien. « J'ai obtenu d'entrer gratuitement au lycée Saint-Louis, annonce-t-il à son oncle Alfred Aubert, le 21 mars 1858. On me fournit même les livres et l'on a promis à ma mère de m'y préparer pour l'Ecole polytechnique ou pour l'Ecole centrale, et de m'y faire entrer gratuitement aussi. »

Il entre en seconde, section des sciences, comme demi-pensionnaire. Il s'adapte difficilement à ses condisciples, en majorité plus jeunes que lui (il a dix-huit ans) et, pour la plupart, issus de familles aisées : « Je vois tant de jeunes gens ici visant à l'esprit, se croyant d'une condition plus élevée que les autres, ne voyant de mérite que dans eux et n'accordant aux autres qu'une large part de stupidité », écrit-il à Cézanne, le 14 juin 1858. Réaction de jeune provincial, gêné par son accent méridional, émerveillé par l'aisance de ses condisciples, qui reflète surtout le contact douloureux d'un boursier pauvre et gauche avec des élèves brillants et riches. Il se rappelle encore en mars 1877 ses blessures[1]. Ces souvenirs pénibles nourrissent le personnage de Maxime, type de « petit crevé », si caractéristique de l'époque à ses yeux, qu'il songe à lui dès les premiers plans des *Rougon-Macquart.* Zola a toujours été un hyperémotif, un maladroit, ne sachant guère se tenir en société ou parler en public. Il en est conscient. Il n'est bien qu'à sa table de travail, seul devant sa feuille !

Il arrive dans le Paris de la fête impériale, livré aux spéculateurs. Il a, de façon plus brutale et plus profonde qu'à Aix (il parle d' « humiliation atroce »), la révélation des inégalités sociales, de l'influence déterminante du milieu et des conditions de vie dans la réussite matérielle. Ses ré-

1. « L'Ecole et la vie scolaire en France », *art. cité,* p. 252-253.

sultats scolaires s'en ressentent. « Je me souviens très bien, que je restais impunément des semaines sans faire un devoir, sans apprendre une leçon. » Ce qui n'est pas totalement vrai, puisqu'il obtient, en seconde, le 2e prix de narration française, puis, en rhétorique, le 2e accessit de discours français. Mais les rares documents que nous possédons pour 1858 le montrent blessé par Paris où il ne voit que gens portant des masques. Tout entier tendu vers la Provence où il espère revenir, il évoque avec émotion le trio d'amis véritables qu'il formait avec Baille et Cézanne et continue à rimer *Enfoncé le pion,* la comédie commencée à Aix, façon de nier le temps et l'espace.

Il part à Aix, comme prévu, à la mi-août. Il revient en octobre et tombe gravement malade : une violente fièvre muqueuse, réaction de refus évidente. Il ne retourne au lycée qu'en janvier 1859. Il envoie à Baille, le 23, une lettre où se mêlent lucidité, peur, détresse, mauvaise foi, cherchant en quelque sorte l'approbation de cet étudiant sérieux : il a été tenté d'abandonner ses études pour « entrer au plus tôt comme employé dans une administration », honteux d'être encore à la charge de sa mère, mais, « sans diplômes, point de salut ! ». L'ironie de la suite de la lettre masque mal le désir désespéré d'obtenir ce « précieux talisman » dont il se moque. Il explique ensuite des projets insensés qui témoignent de son désarroi devant l'avenir : renoncer à la carrière d'ingénieur pour viser celle d'avocat, quitter le lycée et passer seul les deux baccalauréats ès lettres, puis ès sciences.

Ce désir de passer le premier, alors qu'il est en section des sciences, révèle son désir de se réfugier dans le monde idéal de la littérature pour préserver une « liberté » qu'il loue dans ses lettres et qui semble, avant tout, être une volonté de retarder son insertion dans une société qui le heurte. Les blessures reçues à Aix, loin d'être cicatrisées, sont ravivées par des événements que nous ne pouvons que supposer. Mme Zola a déjà été l'objet d'accusations calomnieuses de malversations. On lui a reproché d'avoir détourné les fonds d'une souscription ouverte par *La Pro-*

vence, le 8 avril 1847, « pour placer une pierre tumulaire sur la fosse » de son mari. Dix ans plus tard, J. Migeon lance contre elle de nouvelles accusations, au moment où elle demande l'assistance judiciaire. Faisant appel contre cette mesure, il affirme que « la vie et les intérêts » du gérant de la société, M. Daime, et de la veuve de l'ingénieur, sont « communs » depuis des années.

C'est dans ce contexte que, le 17 février 1859, alors que les Zola ont dû quitter leur appartement de la rue Monsieur-le-Prince, trop cher, et qu'ils affrontent de nouvelles difficultés morales et matérielles, *La Provence* publie « Le Canal Zola », geste de compensation, première étape de la longue lutte que le romancier va mener pour obtenir qu'une rue d'Aix porte le nom de son père[1] et pour faire reconnaître son œuvre, sa valeur. Cet hommage est, aussi, identification, remplacement[2].

Le grand bourdonnement de la ville

Sur sa scolarité au lycée Saint-Louis, de février 1858 à juillet 1859, en seconde puis en rhétorique, nous ne savons pas grand chose. La crise de découragement de la fin de 1858 passée, il semble que, malgré les brèves indications contradictoires que donnent ses rares lettres, Zola se soit mis au travail, et qu'il ait retrouvé une certaine joie de vivre. Il s'est fait un ami en rhétorique, Georges Pajot, avec lequel il restera étroitement lié pendant plusieurs années[3]. Il sort avec lui, avec d'autres Aixois montés à Paris, des peintres, comme Houchard avec lequel il passe joyeu-

1. Voir Guy Robert, « Une polémique entre Zola et le *Mémorial d'Aix* en 1866 », *Arts et Livres,* n° 6, juillet 1946, p. 5-23.
2. Angus Wilson, *Emile Zola. An Introductory Story of his Novels,* London, 1952, 148 p., p. 3 ; Jean Borie, *Zola et les mythes ou de la nausée au salut,* Seuil, 1971, 253 p., p. 78 et s.
3. C. Becker, « Un ami de jeunesse de Zola : Georges Pajot. Lettres inédites », *CN,* n° 53, 1979, p. 95-123.

sement les fêtes du Mardi Gras. Il visite le Salon. Il ne fait que de très rares allusions à ses études ou à l'atmosphère du lycée. Nous ne savons rien, par exemple, de ses enseignants. Pourtant, si son professeur de lettres en rhétorique semble avoir manqué d'allant[1], Pierre-Emile Levasseur[2], son professeur de seconde, a su l'intéresser, puisqu'il a tâché, avoue-t-il à Cézanne le 14 juin 1858, « d'avoir [...] le prix de narration ».

Jeune agrégé, à peine âgé de trente ans, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, où il s'est lié avec Octave Gréard, Prévost-Paradol, Taine et où il a eu comme maîtres Emile Deschanel, Vacherot, Jules Simon, Levasseur est encore un opposant à l'Empire. Déjà auteur de plusieurs ouvrages témoignant de l'influence qu'a eue sur lui le milieu positiviste et libéral de l'Ecole normale supérieure, il est couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques, en 1858, l'année même où il est le professeur de Zola, pour son étude sur *La Question de l'or,* qui introduit l'histoire économique en France. L'année suivante, il publie une *Histoire des classes ouvrières en France,* qui veut « faire revivre le peuple du Moyen Age dans sa vie de travail et d'atelier, comme d'autres l'ont fait revivre dans sa vie politique ». En un mot, il a été un de ces professeurs parisiens auxquels Zola fait allusion en 1877, un de ces « hommes de mérite, parfois célèbres et dont l'intelligence est autrement large que celles des professeurs de province »[3]. Certains enseignements de Levasseur ont certainement mûri en Zola. Tout du moins, cette influence probable, et d'autres, avérées, que cèlent les lettres, ont aidé sa mutation en lui faisant déserter, pour le réel, le refuge de l'idéal et de l'imaginaire. Elles ont contribué à

1. Rapport de 1858 concernant le lycée (Archives nationales).
2. C. Becker, « Un professeur de Zola, Pierre-Emile Levasseur. Quelques problèmes posés par les lettres de jeunesse », *CN,* n° 49, 1975, p. 68-82.
3. « L'Ecole et la vie scolaire en France », *art. cité,* p. 254.

faire des années passées peu après à la librairie Hachette une sorte de propédeutique positiviste et libérale.

Autre silence aussi étonnant : il ne parle jamais des événements politiques et militaires importants qui se sont alors déroulés. « La vie politique sort de la léthargie et son réveil modifie progressivement le fonctionnement du régime et jusqu'à sa nature même. Tout recommence en 1859-1860, années décisives qui partagent le Second Empire en deux phases nettement distinctes. »[1] Il assiste à ce réveil, particulièrement sensible à Paris et spécialement au Quartier latin, dont les répercussions sont grandes dans les lycées parisiens où journaux et livres entrent « en contrebande »[2]. Zola est très sensible à cette ouverture sur le monde contemporain. Bien des lycéens éprouvent le même besoin, comme en témoignent les discours prononcés aux banquets de la Saint-Charlemagne. Il se met alors à lire, de façon régulière, la presse.

Il y est poussé par les événements d'Italie. Il rappellera comment ils ont mobilisé les lycéens et les ont initiés à la politique[3]. En raison de ses origines paternelles, il y a été plus sensible que d'autres. Au lendemain de Solférino, il compose avec Pajot un poème exaltant l'armée française : « A l'Impératrice Eugénie, Régente de France. » Les deux amis célèbrent avec flamme la victoire. Pas seulement parce qu'ils ont eu droit à un jour de congé ! Ils sont pris par le mouvement qui emplit les colonnes de certains journaux et soulève rue[4] et lycées. Un discours de la distribution des prix au lycée Saint-Louis fut consacré, en août 1859, aux victoires d'Italie[5].

1. René Rémond, *La vie politique en France, 1848-1879, op. cit.*, p. 170.
2. « L'école et la vie scolaire en France », *art. cité*, p. 253-254.
3. « Les Trois guerres » (II), IX, 1020.
4. Voir, par exemple, Henri Dabot, *Souvenirs et impressions d'un bourgeois du Quartier latin de mai 1854 à mai 1869*, Péronne, typ. de E. Quentin, 1899, 301 p., p. 52.
5. *Le Siècle*, particulièrement favorable à Cavour, en fit le compte rendu le 12 août 1859.

L'atmosphère étant telle, ce n'est pas le choix du sujet qui rend le poème intéressant, mais la façon dont, après Hugo et l' « Hymne aux soldats de l'An II », les deux lycéens se font les chantres de la liberté et de la France libératrice des peuples.

L'influence du poète des *Châtiments* est immense, ses poèmes circulent sous le manteau, certains professeurs en distribuent des copies, on va en pèlerinage à Guernesey. Zola, qui l'admire depuis longtemps, n'a pas échappé au culte de ce « Père spirituel » : « A nous tous, se souviendra-t-il plus tard, jeunes gens de vingt ans, il apparaissait comme un colosse enchaîné. [...] Parfois le vent semblait nous apporter quelques pages de lui, et nous les dévorions, et nous pensions, en les lisant, aider à quelque victoire sourde contre la tyrannie. »[1]

C'est peut-être de cette période que date le plan d'une tragédie en trois actes, *Annibal à Capoue,* quatre courtes pages manuscrites. Le projet, à peine ébauché, n'a jamais abouti et n'aurait pas donné grand chose. Zola s'y amuse non plus avec ses maîtres, comme dans *Enfoncé le pion,* mais avec une des matières consacrées de l'enseignement classique, l'histoire romaine, qu'il traite sur un mode burlesque. Façon de prendre ses distances avec la tradition scolaire ? Quoi qu'il en soit, il y a toujours eu, chez lui, une veine comique et satirique non négligeable[2].

L'échec au baccalauréat

Il est le second admissible à la session de juillet 1859 du baccalauréat ès sciences. Il échoue à l'oral pour, expliquent sa fille et Alexis, de mauvaises réponses en histoire, sa nullité en langue vivante et l'interprétation d'une

1. *Documents littéraires,* « Victor Hugo », XII, 303.
2. C. Becker, « Deux œuvres de jeunesse de Zola », *art. cité,* p. 191-192.

fable de La Fontaine qui aurait rendu l'examinateur sourd aux appels à la clémence des professeurs de sciences, très satisfaits du candidat. Il se représente à Marseille, en octobre. Il échoue dès l'écrit.

Les conséquences de cet échec sont considérables. Le baccalauréat est un « véritable certificat de bourgeoisie »[1], « le signe visible de l'homme bien élevé »[2], nécessaire pour faire des études supérieures et obtenir certains emplois administratifs. Il lui aurait permis de redonner aux siens le statut social perdu à la mort de François Zola, à tout le moins de se faire une « position ». Son échec l'empêche de réaliser ses rêves de gloire littéraire, d'aisance matérielle, de revanche.

D'autres que lui n'ont pas obtenu ce précieux sauf-conduit, mais ils avaient des relations, une fortune personnelle. Zola décide d'abandonner ses études, de travailler pour ne plus être à la charge de sa mère, contrainte, le 28 octobre, de demander au conseil municipal d'Aix un secours en reconnaissance des énormes services rendus à la ville par son mari, en vain semble-t-il[3]. Nouvelle conduite de fuite. Ce n'est que bien plus tard, lorsqu'il sera devenu célèbre, qu'il fera de l'échec au baccalauréat — ou de l'oubli du diplôme — une condition du succès social : Octave Mouret, le patron du grand magasin, échoue, lui aussi, par deux fois, au baccalauréat dans *La Conquête de Plassans,* et si, dans *Au Bonheur des dames,* il est bachelier, il ne réussit que parce qu' « il a jeté sa peau d'âne au vent ». En 1860, Zola sent l'ambiguïté de sa conduite : « Je suis plus indécis que jamais, se plaint-il à Baille le 14 février. La vie se présente à moi avec son effrayante réalité, son avenir inconnu. Personne pour me soutenir, ni femme, ni ami auprès de moi. [...] avec mon

1. Christian Ambrosi, *L'apogée de l'Europe, 1871-1918,* Masson, 1969, 206 p., p. 75. Sur le rôle des diplômes, voir *La Fortune des Rougon.*
2. A. Lesieur, *Revue de l'Instruction publique,* 10 avril 1862.
3. Archives municipales d'Aix-en-Provence.

De dix-huit à vingt ans, Zola compose des vers médiocres imités de Musset et des contes de fées. Cinq ans plus tard, il publie *Thérèse Raquin* et pose les jalons d'une vaste fresque prenant pour sujet le monde contemporain, s'appuyant sur les dernières découvertes en physiologie, imposant une nouvelle manière de voir et d'écrire.

Véritable métamorphose que se propose de suivre cette étude en analysant les nécessités matérielles, intellectuelles et psychologiques auxquelles elle répond, en restituant le « discours du temps » dans lequel elle s'ancre, et les conditions de la production littéraire.

Les premières œuvres, moins maîtrisées que celles de la maturité, révèlent mieux les difficultés, roublardises, dérobades, les obsessions, fantasmes, angoisses qui subvertissent le projet initial et font la richesse et la modernité des *Rougon-Macquart*.

Agrégée de lettres classiques et docteur d'Etat, Colette Becker a été maître de conférences à la Sorbonne. Elle est actuellement professeur à l'Université de Picardie, où elle enseigne la littérature française.

220 FF

22409088 / 4 / 93

9 782130 450559

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :
Conception graphique – Coraline Mas-Prévost
Programme de génération – Louis Eveillard
Typographie – Linux Libertine, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du CNL Centre national du livre